

## Remarques sur la perspective sémantique (thème, propos, etc.)

Benoît De Cornulier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

De Cornulier Benoît. Remarques sur la perspective sémantique (thème, propos, etc.). In: Langue française, n°42, 1979. La pragmatique. pp. 60-68;

doi : <https://doi.org/10.3406/lfr.1979.6155>

[https://www.persee.fr/doc/lfr\\_0023-8368\\_1979\\_num\\_42\\_1\\_6155](https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1979_num_42_1_6155)

---

Fichier pdf généré le 04/05/2018

## REMARQUES SUR LA PERSPECTIVE SÉMANTIQUE \* (THÈME, PROPOS, ETC.)

Pour résumer, au besoin en la caricaturant, une certaine « vulgate » de l'analyse thématique (faits de « perspective fonctionnelle de l'énoncé », « thème », « focus », etc.) on pourrait commenter ainsi l'exemple suivant :

(1) Il est mort et il est mort dans son lit

Dans la deuxième proposition *il est mort dans son lit*, il faut distinguer deux choses, le « thème », ou « sujet », ou « topique » *il est mort*, qui n'est que ce dont on parle (certains diraient : qui est « presupposé », sans distinguer presupposé et thème); et le « propos », ou « rhème », ou « prédicat » *dans son lit*, qui est ce qu'on en dit. Le thème, c'est de l'information ancienne ou du donné (justement, on l'a donné dans la première proposition de 1); le propos, c'est de l'information nouvelle. Toute énonciation contient un propos, forcément; mais elle peut ne pas contenir de thème, celui-ci pouvant être « dans la situation » ou sous-entendu. Hors du contexte coordonné de 1, la même proposition *Il est mort dans son lit* pourrait être à peu près entièrement prédicative, et servir à annoncer, notamment, qu'il est mort (ceci n'étant plus thématique comme dans 1). Sur la manière de rendre compte de cette « ambiguïté » de la proposition *il est mort dans son lit*, les points de vue divergent : mais il semble que pas mal de grammairiens admettent qu'elle soit intrinsèquement ambiguë à cet égard; c'est notamment le cas de ceux qui diraient que dans sa « structure profonde » (qui détermine sa « structure sémantique »), dans 1, il y a par exemple un petit truc (qu'on effacera ensuite), du genre FOC, qui est collé au syntagme *dans son lit*, et marque que c'est « focus » (« foyer »), et un petit truc genre THEM collé à *il est mort*, ça marque que c'est thème. Si on colle FOC à toute la proposition, ça fait un autre sens. Dans le premier cas, certains grammairiens admettraient que *Il est mort THEM dans son lit* FOC est à peu près (intrinsèquement) synonyme de phrases du genre *C'est*

\* Remarques partiellement exposées à un colloque du CRLSL (Université de Lyon-II, 1977) et dans *Problèmes linguistiques et limites de la formalisation* (de Andrée Borillo et moi-même, étude pour la DGRST ACC Informatique et Sciences humaines), 1-1977.

*dans son lit qu'il est mort.* Dans les remarques éparses qui suivent, je soulignerai quelques-unes des insuffisances de ce point de vue, informellement et sans argument, en tachant de resituer ces phénomènes dans le cadre plus vaste de la « perspective sémantique » en général.

## I. Distinction de la forme et du sens

Comme on l'a souvent montré, il est nécessaire de distinguer, dans ces problèmes, forme et sens <sup>1</sup>. Ainsi dans 1 on peut dire que la forme syntaxique *il est mort dans son lit* se divise en deux segments syntaxiques, l'un, disons, « thème », *il est mort*, et l'autre, disons, « foyer », *dans son lit*; au segment thématique *il est mort* correspond l'idée, la proposition, qu' « il est mort » (sa valeur sémantique); il est facile de les confondre en discourant sur eux, ici, en français, mais le besoin de distinguer forme et sens apparaît bien dans le cas du foyer *dans son lit*; car cette expression, à elle seule, n'a aucun sens; dire que l'information nouvelle dans *il est mort dans son lit*, c'est « dans son lit », c'est quasiment ne rien dire du tout, ou en fait c'est tout simplement suggérer que l'information nouvelle est... qu'il est mort dans son lit! Le problème de déterminer quel est l'impact sémantique du segment *dans son lit* dans 1, son « apport », reste entier si on en reste là.

On peut exprimer ce problème dans une imagerie arithmétique. Appelons M la proposition représentée par le segment *il est mort* dans les deux coordonnées de 1, et ML la proposition représentée par le segment *il est mort dans son lit*. En quelque sorte, ML contient l'information représentée par *il est mort* et contient en plus une certaine information à définir, qu'on appellera L (celle déterminée par le segment *dans son lit*). Appelons *différence sémantique* de ML et M, ou *ML moins M*, ce qu'il faut ajouter de sens (ni plus, ni moins) à M pour obtenir ML (on dira que ML égale M plus L). Le calcul classique des propositions offre un modèle, pas très approprié peut-être, mais tout de même meilleur que *rien*, pour identifier la différence sémantique entre deux propositions quelconques dont l'une contient sémantiquement (implique) l'autre; je propose donc cette définition :

- (2) *Différence sémantique P moins Q (en supposant que P implique Q)* : la différence sémantique entre P et Q (ce qu'il faut exactement ajouter à Q pour avoir P) est équivalente à la proposition : Q implique P.

C'est-à-dire : (P moins Q) = (Q implique P); ou encore :  $Q + (Q \text{ implique } P) = P$ . Sur ce modèle on peut identifier exactement l'information « nouvelle » apportée par le segment *dans son lit* dans la seconde coordonnée de 1; c'est : « Il est mort » implique « Il est mort dans son lit »; ou encore, dans la mesure où on confond *si* avec l'implication, c'est : S'il est mort, il est mort dans son lit. Ainsi, si le foyer (segment syntaxique) peut n'être pas une proposition en français, il peut déterminer un apport sémantique de nature propositionnelle.

Ma (naïve) justification de la définition 2 est uniquement la suivante : en supposant que P implique Q (comme le veut la définition), si on a Q, la proposition (Q implique P) est une condition suffisante (par détachement) de P; et c'en est aussi une condition nécessaire <sup>2</sup>.

1. Cf. Halliday (1967-1968), Hazaël-Massieux (1977) par exemple.

2. Suivant 2, la différence entre *Il est mort* et *Il est mort est S'il est mort il est mort*, qui à titre de tautologie est en effet une information nulle. La définition 2 peut conduire à des résultats apparemment anti-

## II. Ancien et nouveau : stratégie cumulative

La caractérisation, souvent critiquée comme très inexacte, du foyer comme « apportant une information nouvelle », est d'emblée suspecte par sa naïveté, parce qu'elle introduit une symétrie factice entre « information nouvelle » et « information ancienne » alors que l'information « ancienne » n'est, en un sens, que l'absence même d'information. Dans 1, l'assertion qu'*il est mort dans son lit* n'informe pas de ce qu'il est mort, mais que s'il est mort, il est mort dans son lit. L'information « nouvelle », c'est l'information pertinente d'une manière plus générale; le panneau *Sonnez trois coups* n'intime pas à tout passant l'ordre de sonner, mais, s'il sonne, de sonner trois coups. Dans ces énoncés, ce qui fait problème n'est pas l'existence d'un « foyer » : qu'on parle pour dire quelque chose, ça va de soi; c'est plutôt celle d'un « thème », c'est-à-dire de quelque chose qui n'est pas en soi pertinent, ou qui n'est pas pertinent à soi seul (il n'y a donc pas lieu de « marquer » les foyers comme « mis en relief », mais plutôt, s'il faut marquer quelque chose, il faut « marquer » les thèmes comme accessoires). En fait, il semble que l'idée souvent admise que dans un discours toute énonciation doit contenir au moins une part d'information nouvelle suppose l'existence générale d'une stratégie de l'information linguistique, schématisable ainsi : toute énonciation prise indépendamment doit viser essentiellement à augmenter le stock de connaissances d'une manière chronologiquement cumulative. Mais une stratégie aussi mécaniquement déterminée n'est sans doute jamais appliquée à 100 % dans la conversation normale!

Le principe accumulatif au coup par coup a tout de même des effets variés. Dans 3 :

(3) Il est mort et il est mort

la conjonction *et*, bloquant l'interprétation répétitive, rend le message curieux à première vue pour un simple mortel. Dans *Tout le monde entrait, entrant et personne ne sortait, ne sortait* (exemple d'Alphonse Allais que m'a signalé Jean-Paul Boons), l'astuce repose sur le fait que les non-sorties ne s'accumulent pas comme les entrées. Dans *Un éléphant et un éléphant, ça fait deux (\*un) éléphants*, l'obligation d'additionner relève du même principe. Dans *Mon premier (troisième, dernier) argument sera que...*, l'ordre de chaque argument est déterminé par sa place dans l'argumentation (on ne peut commencer par le « troisième » en continuant à l'appeler ainsi) : c'est encore une forme d'accumulation en discours. Même chose dans *Il a bouffé un dindon, un gigot, un lièvre, et même une tranche de saucisson* où, dans une interprétation plausible, le mot *même* n'affecte la tranche de saucisson que parce que, nommée en dernier lieu, c'est elle qui — cumulativement — détermine la plus grande quantité totale, même si prise isolément c'est la

intuitifs; ainsi il semblerait que pour obtenir *P et Q* quand on a déjà *P*, ce qu'il faut ajouter est exactement *Q*; or selon 2 *P et Q* moins *P* égale *P implique Q* (et non pas *Q*); Cependant cette identification par 2 est réellement plus satisfaisante en ceci que l'information *P implique Q* est logiquement plus « faible » que *Q* (qui l'implique sans réciprocity) : ajouter *Q* à *P* pour obtenir *P et Q*, c'est ajouter plus qu'il n'est logiquement nécessaire, de ce point de vue. Pourquoi l'addition de *Q* nous paraît-elle plus économique que celle de *P implique Q*? D'une part parce que la proposition *Q* est formellement plus simple que la proposition *P implique Q* qui la « contient » formellement. D'autre part parce que si on a *P et P implique Q*, il est sensible qu'il reste à faire opérer le détachement pour obtenir *Q*, en sorte que cette information peut paraître insuffisante (ceci souligne une inadéquation profonde de la définition 2 et du modèle « logique » pour notre problème). Enfin peut-être, parce que nous n'arrivons pas à dissocier la proposition *P implique Q* ou *Si P, Q* d'une foule d'effets de sens (« implicatures », etc.) qui la font paraître plus riche qu'elle n'est dans l'esprit de 2.

moindre bouchée<sup>3</sup>. Mais, même si une stratégie accumulative, quelle qu'elle soit, guide la distribution et l'organisation de l'information en série discursive, elle doit être distinguée des notions de « thème » et « foyer » comme porteurs ou non d'information (pertinente), parce que la pertinence pourrait se définir d'une manière toute différente pour peu qu'on change de stratégie d'information.

### III. Pluralité de perspectives d'information

Un élément du discours n'est pas thème (ou foyer) en soi; il l'est par rapport à une perspective déterminée; et de ce fait, les perspectives pouvant être multiples, la dichotomie d'une énonciation en « thème » et « foyer » peut être insuffisante. Par exemple dans un récit du genre :

- (4) Les horions pleuvaient. *C'est alors qu'élevant tout à coup sa voix désespérée, la Déroute, géante à la face effarée, apparut au soldat qui s'émeut, et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!* (d'après Hugo, « L'expiation »)..

L'assertion *C'est alors que P* impose explicitement une perspective dans laquelle P semble être plutôt thématique, *alors* déterminant l'information essentielle (comme dans – *Quand est-ce qu'il est parti? – C'est juste à ce moment-là*). Cependant une autre perspective narrative s'impose en même temps au lecteur; elle apparaîtrait dans ce dialogue : – *Et alors, cher Victor, qu'est-ce qui arriva? – Eh bien, c'est alors qu'élevant tout à coup sa voix désespérée...*; la question, ici, manifeste que dans *C'est alors que P*, *alors* peut être plutôt thématique, et P pertinent. Le narrateur joue sur deux plans : un plan de narration naïve où P est un événement essentiel du récit donné pour lui-même à sa place dans la série chronologique; et un plan, mettons pompeusement, « méta-discursif », où il se présente comme ne faisant que développer un récit connu d'avance (la légende!), et dans lequel il peut se contenter de dire de l'événement fameux qu'il survint *alors*.

Il se trouve que dans cet exemple 4, les deux plans ne sont pas simultanés logiquement, mais ils correspondent à deux étapes d'une espèce de dérivation sémantique. Il est banal qu'on asserte quelque chose qui présuppose que Q afin, par là, d'asserter indirectement que Q. Dans 4, P est thématique par rapport à *alors* à un niveau primaire (relativement) de sens; et *alors* est plutôt thématique par rapport à P, qui en tout cas n'est plus thématique, à un niveau sémantique dérivé du précédent. (Peut-être devrait-on aboutir à une analyse plus complexe, si on distinguait mieux « thématique » et « présupposé » que je ne fais ici.)

3. Cf. Fauconnier 1976. A première vue *Il est mort dans son lit et il est mort* est maladroit à la manière de 3; mais d'un point de vue externe (argumentatif, appréciatif, etc.) chacune des coordonnées peut avoir sa pertinence indépendante; par exemple on peut asserter qu'il est mort dans son lit pour montrer qu'il a eu de la chance dans la vie, et asserter qu'il est mort pour montrer qu'il a eu sa part de malchance (ce que suggérerait bien la substitution de *mais* à *et*). Ou encore, l'assertion *Mon grand-père est né* est normalement idiote à titre d'évidence, mais elle est raisonnable dans un récit où, à sa place dans une série chronologique, elle contribue à dessiner un cours complexe d'événements (cf. *Là-dessus, mon grand-père est né*). Noter que *Il est mort et dans son lit il est mort*, normalement maladroit en écrit, est banal en oral : c'est qu'alors un marquage prosodique (accent-intonation) peut nettement déterminer le segment *dans son lit* comme foyer, ou *il est mort* comme thème. En graphie manuelle (comme dans une lettre) un marquage du foyer par majuscules ou soulignement pourrait à la rigueur faire l'affaire : ce parallélisme montre le caractère méta-linguistique de ces marquages (ils sont de l'ordre de la disposition, mise en avanture, ou emballage d'un objet déjà constitué selon ses lois propres).

Dans *Mon pauvre vous prêchez une convertie!* on peut aisément distinguer au moins deux plans d'analyse thématique : d'une part, étant évident que vous prêchez une personne et une seule, moi, si vous prêchez une convertie, il résulte, différentiellement, que je suis une convertie; cette implication peut être pertinente, et dans cette mesure, le segment *une convertie* peut être focal, le segment *vous prêchez* n'étant que thématique par rapport à lui. Mais ce n'est pas tout : je tiens à souligner que vous perdez votre temps à me parler, et à ce niveau de visée informative, l'assertion que *vous prêchez une convertie* est entièrement pertinente (*vous prêchez* n'y est pas thématique). Il ne me paraît pas évident que, de ces deux perspectives, l'une doive être considérée comme dérivée de l'autre.

En demandant *Qui est-ce qui peut me dire l'heure?* on attend une réponse du genre *Moi!* et non *C'est moi!*, parce qu'on veut savoir notamment si quelqu'un a l'heure; en ce sens la question est « existentielle », et le segment *moi* l'est aussi, parce qu'en disant que j'ai l'heure, je dis notamment, dans ce contexte, que quelqu'un l'a. C'est le caractère existentiel du « foyer » qui justifie les dialogues du genre – *As-tu quelquefois fait du ski? – En Suisse*, où le segment *En Suisse* peut suppléer à un simple *Oui*. Cette pertinence existentielle est dérivée, en ceci qu'elle passe par une implication du genre : Si j'ai fait du ski en Suisse, j'ai fait du ski. Or d'un niveau à l'autre, il peut y avoir une espèce de rétroaction sur le plan de la perspective thématique. Soit l'assertion quasi proverbiale que *Tous les goûts sont dans la nature*. Elle ne répond pas à une question du genre : *Mais où sont passés tous les goûts?* (pouvant présupposer qu'ils sont bien quelque part), mais plutôt elle vise à impliquer que *tous les goûts sont quelque part*; à ce niveau le segment *dans la nature* est pertinent, comme foyer existentiel. De ce que tous les goûts sont quelque part, il suit, et c'est aussi pertinent, qu'*ils existent*; et à ce niveau le segment *tous les goûts* ne saurait être considéré comme thématique. Mais dans ces opérations, le statut sémantique exact de l'expression *tous les goûts* varie. Lorsqu'on dit de tous les goûts (considérés thématiquement) qu'ils sont dans la nature, certes on présuppose leur existence par l'article *les*, mais ce n'est qu'une existence notionnelle (on pourrait sans contradiction poser qu'« ils » n'existent pas – en ce sens par exemple que rien ne répond dans la nature à l'idée qu'on s'en fait). Mais dans l'implication finale que tous les goûts existent, non seulement ils ne sont plus thématiques, mais ils passent du statut purement notionnel à un statut réel : l'existence qu'on pose, c'est celle de goûts réels.

Dans *Au fond de l'amphi saucissonnaient quelques étudiants*, la postposition « présentative » du segment sujet non-clitique *quelques étudiants* marque la pertinence d'une implication existentielle du genre : ils saucissonnent, donc ils sont. En effet, sauf marquage en sens contraire, un segment thématique est initial du segment à l'intérieur duquel on le définit par rapport au « foyer » qui le suit, en sorte que la postposition, exceptionnelle, du sujet, peut marquer sa valeur focale. Cependant on aurait bien pu dire, même de manière présentative : *Au fond de l'amphi, quelques étudiants saucissonnaient*. C'est que par sa fonction même de sujet, le segment *quelques étudiants* est fondamentalement plutôt thématique (on décrit des étudiants, dont on dit qu'ils saucissonnaient). Ces deux perspectives thématiques sont compatibles, l'une appartenant simplement à un plan dérivé : à la fonction de sujet convient le statut fondamentalement thématique du segment *quelques étu-*

*diants*; à sa postposition (fait « de surface », diraient certains transformationnistes), convient sa valeur focale existentielle, dérivée <sup>4</sup>.

#### IV. Perspectives sémantiques internes

Ce qu'on a déjà vu peut déjà conduire à douter que les faits de perspective sémantique soient forcément restreints à ce qui concerne la valeur globale, « externe », d'une énonciation — dont on veut déterminer l'impact sémantique en contexte. Soit à comparer :

- (5) C'est du steak-frites que je mange à midi
- (6) Quand c'est du steak-frites que je mange à midi ça va bien

Devant cette paire, on ne peut pas se borner à dire que dans 5 le tour *C'est que* sert à marquer que le segment *je mange à midi* « est de l'information ancienne » (ou « non-pertinente », etc.) et que le segment *du steak-frites* « est de l'information nouvelle » (ou « pertinente »); car dans 6 le tour *C'est que* joue exactement le même rôle que dans 5, mais à l'intérieur d'une subordonnée, et là il ne marque pas, par exemple, que le segment *du steak-frites* « est de l'information nouvelle ». Cette remarque s'étend automatiquement à 7 et 8, prises à la manière de 5 et 6 :

- (7) A midi je mange du steak-frites
- (8) Quand à midi je mange du steak-frites ça va bien

En disant 6 ou 8, je peux ne pas vouloir dire que quand je mange à midi, ça va bien, mais seulement, que si je mange à midi, quand je mange du steak-frites à midi, ça va bien. Cette paraphrase vaut aussi bien de 7 au sens de 5 : en disant cela, je peux ne pas vouloir dire notamment qu'à midi je mange, mais que si je mange, je mange du steak-frites. La définition de la différence sémantique donnée en 2 permet de donner de tous ces exemples une description unifiée, l'information thématique étant à chaque fois rendue par l'explicitation d'une conditionnelle correspondante. Une explicitation voisine de la précédente est la suivante :

4. Du fait même de la symétrie du jugement d'identification (et non de quelque transformation syntaxique, cf. Moreau 1970), de même que si *Paul est le loup*, forcément *le loup est Paul*, de même, si *le charme de Marie est ses yeux*, forcément *les yeux de Marie sont son charme*. Or raisonnablement, on peut se demander quel est le charme de Marie, et l'identifier comme étant ses yeux, mais non, se demandant ce que sont les yeux de Marie, les identifier comme étant son charme; ainsi les assertions *Les yeux de Marie sont son charme* et *Le charme de Marie est ses yeux* répondent à *Quel est le charme de Marie?* et ne répondent pas normalement à *Que sont les yeux de Marie?* (au sens identificatoire de cette question); mais de l'identification peut découler une espèce de qualification : en disant que le charme de Marie (à identifier, « inconnue ») est ses yeux (identifieur déjà repéré), je parle de ses yeux, je les caractérise par le charme, je leur attribue une propriété intéressante. Cela permet deux niveaux thématiques : au premier niveau, d'identification pure, je parle du charme de Marie, thématique, et l'identifie à ses yeux, focaux (!); au niveau de caractérisation des yeux de Marie, là thématiques, je leur attribue le charme, focal. D'où la possibilité de dire *Les yeux de Marie sont son charme*, où l'expression *les yeux* est raisonnablement thématique en tant que sujet, parce que finalement l'identification du charme les qualifie; et dans la variante *Ses yeux sont le charme de Marie*, le renvoi référentiel par *ses* (= de Marie) du sujet à l'attribut reflète encore la direction inverse, dans laquelle, à un niveau primaire, *le charme de Marie* est thématique. Moins naturelle serait l'orientation référentielle de *Son charme est les yeux de Marie*, où on renverrait à l'attribut quoiqu'il soit focal même sur le plan primaire.

Dans *Recevront une médaille tous les coureurs qui finiront la course*, la postposition du sujet non-clitique est encore existentielle, mais d'une autre manière; elle n'est pas présentative (n'indique pas son existence, sa présence dans le monde décrit), mais, semble-t-il, est existentielle par rapport à la propriété *recevront une médaille* elle-même, comme l'est *Il y a* dans *Il y a des gens qui recevront une médaille*. Il semble donc s'agir d'un pur et simple renversement thématique : on nomme les gens (thème) qui ont telle propriété (foyer); ce faisant on parle de la propriété (thème) en précisant son extension (ceux qui l'ont : foyer). Ce renversement suppose ordinairement une définition virtuellement complète de l'extension de la propriété (d'où son rendement dans les définitions, listes officielles, axiomes, etc.), cette tendance à l'exhaustivité pouvant justifier le nom d'inversion (postposition) « liste ».

(9) Quand, si je mange à midi, je mange du steak-frites, ça va bien

Cette sorte de « paraphrase » de 8 (pris au sens de 6) met en évidence ceci : dans 8, le « foyer » du *steak-frites* est pertinent non pas simplement par rapport à l'énonciation entière, mais plus spécifiquement par rapport à l'idée que *ça va bien* : ce qui me fait aller bien, c'est exactement la chose qu'identifie la différence sémantique suivante : (« Je mange du steak-frites à midi » moins « Je mange à midi »).

En toute rigueur il semblerait que de l'assertion de 10

(10) Si j'ai une bonne infirmière je mourrai dans mon lit

on doit déduire comme inévitable et quasiment assertée l'implication que :

(11) Si j'ai une bonne infirmière je mourrai

Ce n'est pas le cas, apparemment : asserter 10 n'engage pas à asserter 11. Là encore il faut d'abord considérer que ce qui compte dans 10, c'est la différence sémantique (« Je mourrai dans mon lit » moins « Je mourrai »), soit : si je meurs je mourrai dans mon lit. Et l'exacte pertinence de cette proposition se situe par rapport, non pas simplement à l'énonciation globale, mais par rapport à la condition « J'ai une bonne infirmière ». En explicitant la fonction thématique de *je mourrai* par une conditionnelle en tête de 10 on obtient : *Si je meurs (= mourrai), si j'ai une bonne infirmière je mourrai dans mon lit*; la même explicitation à partir de 11 donne : *Si je meurs (= mourrai) si j'ai une bonne infirmière je mourrai* (autrement dit la présence de l'infirmière n'entraînera rien de particulier, il n'y a rien de pertinent dans la proposition principale conditionnée).

## V. Perspectives sémantiques internes et multiples

Dans 12

(12) Quand Baduc sort avec son parapluie à petits trous, c'est qu'il pleut et qu'il pleut à grosses gouttes

on peut suggérer deux choses : un lien entre l'idée qu'il pleut, et l'idée que Baduc sort avec son parapluie; un lien entre l'idée que s'il pleut c'est à grosses gouttes, et l'idée que si Baduc sort avec un parapluie c'est avec celui à petits trous. Ainsi dans la proposition *Baduc sort avec son parapluie à petits trous*, par rapport à la principale (ou à la détermination temporelle), le statut de pertinence sémantique est au moins double, à l'intérieur même de l'assertion globale : le segment *Baduc sort avec son parapluie* est « thématique » (n'est qu'accessoirement pertinent) par rapport au segment *à grosses gouttes*, mais il ne l'est pas par rapport au segment *il pleut dans c'est qu'il pleut*.

Dans *Comme c'est une poule ça sait voler, et ça sait pondre aussi*, la pouléité n'est pas complètement pertinente par rapport aux propriétés de vol et de ponte : un oiseau d'une autre espèce pourrait voler, seul un oiseau de ce sexe peut pondre; ainsi dans l'idée que *c'est une poule*, c'est-à-dire finalement dans la notion de *poule*, certains aspects sont pertinents par rapport au segment *ça sait voler*, et certains aspects (en partie différents) sont pertinents par rapport au segment *ça sait pondre*. En s'amusant à découper bêtement la poule en traits pertinents du genre « N'a pas de crête », « Ne



dit pas cocorico », « Pond », « Vole un peu », « N'a pas de barreau de chaise », etc. on pourrait dire que la démarcation de pertinence découpe, en ce cas, la poule simultanément de deux manières différentes.

Ces remarques n'ont aucun intérêt en elles-mêmes; mais elles peuvent peut-être aider à resituer l'idée de division des énonciations en un seul thème et un seul foyer dans une problématique un peu plus générale, si plate qu'elle soit.

## VI. Effets de synonymie en perspective

Est-il donc vraiment judicieux de considérer que des phrases comme *Il est mort dans son lit* (pris dans un certain sens) et *C'est dans son lit qu'il est mort* peuvent être synonymes, voire syntaxiquement reliées à partir d'une même source? Le problème est plutôt de déterminer le rôle du contexte dans la création de tels effets de synonymie. Un postulat de bon sens en conversation est que : *si quelqu'un meurt cette mort arrive en un lieu et un seul; un autre est qu'on ne meurt qu'une fois*. Supposons qu'on sait déjà qu'*Untel est mort*. Dans ces conditions l'information *Il est mort dans son lit* « apporte » la différence sémantique entre elle-même et le contenu de ces conditions; cette différence est pratiquement l'identification du lieu où il est mort comme étant son lit. Or la proposition *C'est dans son lit qu'il est mort*, ne signifiant pas mais seulement présupposant qu'il est mort, revient justement à peu près à signifier cette différence (ce serait plus manifeste dans une formulation du type *C'est son lit où il est mort* où on identifie (*ce*) où *il est mort* comme étant *son lit*). La « synonymie » n'a donc pas besoin d'une explication faisant appel à une ambiguïté intrinsèque et primaire de la proposition *Il est mort dans son lit* : simplement cette phrase peut parfois paraître signifier seulement la différence sémantique entre son sens propre et véritable — qui est constant — et le contenu de son contexte — qui est variable. Ce n'est qu'un effet de sens en perspective.

Dans *Mon grand-père n'est pas né dans un lit*, on considère souvent (cf. Blinkenberg, 1933 : 185 sv.) que la négation, qui porte « apparemment » et syntaxiquement sur *est*, porte « véritablement » et sémantiquement sur *dans un lit*. Cette estimation sémantique est dépourvue de sens, tant qu'on ne définit pas le sens d'une négation portant seulement sur ce syntagme (en prenant soin, bien entendu, que ce sens soit différent de celui d'une négation de la proposition entière ou du groupe verbal); c'est la même espèce d'absence de définition sémantique que j'ai dénoncée dans l'idée que *dans son lit* « est une information nouvelle » dans 1 : ce n'est pas une information du tout. Supposons donc déjà connu que *Mon grand-père est né* et qu'*Il est né comme tout le monde en un lieu et un seul*. Dans ces conditions banales, l'information qu'il est faux qu'il est né dans un lit apporte à peu près, différenciellement, ceci de neuf : *le lieu où il est né n'est pas un lit, ce n'est pas dans un lit qu'il est né*; telle est la différence sémantique entre l'assertion et son contexte, qu'on prend parfois, par illusion, pour le sens véritable et intrinsèque de l'assertion, et qu'on exprime très maladroitement en disant que « la négation ne porte pas sur ce qu'elle affecte syntaxiquement et visiblement ». L'assertion négative examinée ici est bien la contradictoire de *Mon grand-père est né dans un lit*, où le segment *Mon grand-père est né*

est thématique (comparer : *Il est faux que c'est dans un lit que mon grand-père est né*).

Même effet de perspective assimilant *J'ai faim de pierres* et *Si j'ai faim c'est de pierres* dans un contexte où il est entendu que *J'ai faim*. Car alors, par détachement, *J'ai faim de pierres* et *Si j'ai faim j'ai faim de pierres* sont *contextuellement équivalents*; dans la seconde assertion, le remplacement, dans la principale conditionnée, de *j'ai faim* par *cela* ou *ce* (renvoyant au contenu de la condition) donne : *Si j'ai faim cela est de pierres, Si j'ai faim c'est de pierres*. Conformément à la définition 2, dans ces énoncés comme dans ceux du type *S'il pleut c'est qu'on l'a voulu*, l'usage d'une conditionnelle permet d'extraire sans l'asserter un élément thématique. Rien d'étonnant à ce qu'une foule de parallélismes linguistiques semblent révéler que – comme croit le démontrer Haiman 1978 – « les conditionnelles sont des thèmes<sup>5</sup> » : plutôt, à l'inverse, les conditionnelles étant des conditionnelles, ce sont les thèmes qui sont comme des conditions.

#### RÉFÉRENCES

- BLINKENBERG, A., 1923 et 1933, *L'ordre des mots en français moderne*, 2 vol., Munksgaard, Copenhague.
- BRESSON, D., 1975, « Quelques effets de discours en allemand » dans *Hommage à Georges Mounin*, vol. 1, pp. 57-66, ILGEOS, Université de Marseille-1 à Aix.
- DANES, F., ed., 1974, *Papers on functional sentence perspective*, Prague.
- DANES, F., 1978, « De la structure sémantique et thématique du message » dans *Linguistique et sémiologie* n° 5 pp. 177-200, CRLSL, Université de Lyon-2.
- FAUCONNIER, G., 1976, « Remarques sur la théorie des phénomènes scalaires » dans *Semantikos*, 1 : 3, 8, rue des Boulangers, 75005 Paris.
- HAIMAN, J., 1978, « Conditionals are topics » dans *Language*, 54 : 3, p. 564-589.
- HALLIDAY, 1967 et 1968, dans *Journal of linguistics* n° 3 : 37-81 et n° 4 : 199-244.
- HAZAEI-MASSIEUX, M.-C., 197, « Support, apport et analyse du discours » dans *Le français moderne*, 45 : 2 pp. 156-164, d'Artrey, Paris.
- LI, Ch., éd., 1976, *Subject and topic*, Academic Press, E.U.
- MOREAU, M.-L., 1970, *Trois aspects de la syntaxe de C'EST*, thèse, Université de Liège.
- SGALL, P., 1974, « Zur Stellung der Thema-Rhema-Gliederung in der Sprachbeschreibung » dans Danes 1974 pp. 54-74.
- SGALL, P. et HAJICOVA, E., 1977, « Focus on focus » dans *The Prague Bulletin of Mathematical Linguistics*, n° 28, p. 5-54, Universita Karlova, Prague.

5. Je n'ai pas eu le temps de voir si dans cette étude qui vient de paraître Haiman pensait à rendre compte de phrases du genre *C'est seulement s'il pleut que je sortirai*, – *Viendras-tu?* – *Seulement s'il pleut*, où le statut focal de la conditionnelle me semble infirmer directement sa thèse, à première vue?